Le Frère Coadjuteur
CHARLES SYLVESTRE, O. M. I.
(1876-1952)

Le Frère Jean-Charles Sylvestre, dit « *Gros-Maurice* », naquit à Villars-sur-Thônes, paroisse du diocèse d'Annecy, dans la Haute-Savoie, le 26 novembre 1876, et fut baptisé le même jour.

Fils cadet de Cyrille Sylvestre « *Gros-Maurice* » et de Marie Dubourjal, il grandit avec ses quatre frères et ses deux soeurs dans une atmosphère de piété familiale qui devait donner à l'Eglise un prêtre et deux religieux coadjuteurs, en plus des foyers chrétiens fondés en France et au Canada par les autres enfants.

La foi fervente de ses parents fut si intense, en effet, qu'elle leur inspira de quitter leur patrie plutôt que d'exposer leurs enfants à l'esprit antireligieux qui commençait à sévir au pays. Pendant que la famille continuait, en France, à travailler ses deux terres et à tenir une boutique de forgeron, deux des enfants, Alexis et Justine, partirent un jour pour le Canada et vinrent au Manitoba, à St-Laurent, en voyage d'exploration. Ayant trouvé cette nouvelle patrie de leur goût, un autre groupe quitte la France et partit pour St-Laurent. En route, le petit Jean-Charles, à force d'écouter attentivement les autres voyageurs, apprit son premier mot d'anglais, « YES ». Arrivé à St-Laurent le 12 novembre 1891, M. Sylvestre, père, jugea le terrain impropre à ses besoins. Il alla donc s'installer à Grande Clairière et de là, en 1893, la famille déménagea définitivement dans la région connue aujourd'hui sous le nom de Bellegarde, Saskatchewan. On attribue à la ténacité des Sylvestre pendant ces premières années de vie laborieuse et primitive, la fondation de cette paroisse. Jean-Charles se forma à une belle école de travail et de confiance en Dieu. Plus tard il rappelait avec

émotion que, lors des longs voyages en wagon, à trois jours de distance, pour chercher les provisions et le bois, M. Sylvestre exigeait un arrêt total le dimanche.

Plus tard, deux autres membres de la famille, Arsène et Fabien — ce dernier avec son petit ménage — arrivèrent pour les rejoindre au pays. Par la suite, soit en 1899, Alexis et Charles, voyant la famille solidement établie, décidèrent de mettre à exécution le projet qu'ils caressaient depuis cinq ans: se faire missionnaires capucins et rejoindre leur frère Joseph, en religion le Père Théophile, qui travaillait déjà dans les missions capucines du Brésil. Mais Mgr Adélard Langevin, O.M.I., ayant eu vent de ce projet, suggéra discrètement que les aspirants fassent un stage, à titre d'essai, chez les Oblats de la province du Manitoba. Le stratagème providentiel réussit, et, en novembre 1899, M. Charles Sylvestre, porteur d'une lettre du vénérable Père Prisque Magnan, provincial, qui le recommandait comme « excellent sujet », entra au noviciat de Lachine, P.Q. Il prit l'habit le 24 de ce même mois, fit ses premiers voeux l'année suivante (1900) et reçut sa première obédience pour St-Laurent, Manitoba. Il fit son oblation perpétuelle à St-Boniface, le 8 décembre 1906. Son frère, Alexis, Oblat comme lui, mourait en 1928, après 27 ans de vie religieuse.

Pendant cinquante ans, le passage du Frère Sylvestre d'une oeuvre à une autre fut marqué par une industrie légendaire qui révéla un talent vraiment génial dans le domaine de la menuiserie et de la mécanique.

Les postes de St-Laurent (1901), Lestock (1903), St-Boniface (1903), Fort-Alexandre (1903), Fort Frances (1904), St-Boniface (1905), Lestock (1907) furent, à tour de rôle, témoins de son travail fructueux.

Nommé à l'oeuvre de presse de Winnipeg en 1910, il maîtrisa en peu de temps les secrets des linotypes et des presses, à tel point que les grandes entreprises de la ville réclamaient au besoin, ses services.

Les Anglais qui connaissaient bien le Frère Sylvestre à cause de ses travaux de menuisier et de mécanicien, disaient de lui qu'il était vraiment un « Character ». Ce terme, qui se traduit plus ou moins exactement par l'expression « personnalité riche et forte », convenait bien à cet homme aux talents les plus variés, aux habitudes les plus diverses.

Le Frère pouvait parler avec une égale facilité de la conduite d'un attelage de boeufs ou de la construction et du fonctionnement d'une motocyclette. Pendant les vacances d'été, on le voyait aiguiser humblement les couteaux à pain de la cuisine comme si ses doigts ignoraient les mystères les plus délicats du fonctionnement de la linotype, la machine la plus compliquée d'une imprimerie.

Un de ses supérieurs qui l'a bien connu, dépeint ainsi le Frère Sylvestre dans son atelier:

« *Derrière le beau papier blanc, la diligente et soignée mise en page, les alinéas, les photographies, les entrefilets et les lignes de rédaction, il y eut un homme obscur, qui, depuis près de 40 ans, dans l'ombre, sans bruit, avec une régularité presque fatidique, veillait au cliquetis des linotypes, au ronronnement de la rotative, au fonctionnement de toute la machinerie de presse, jusqu'à la fonte du plomb à liquefier et qui doit, sans arrêt, se mouler en lettres; de liquide d'argent devenir de l'alphabet.*

« *Une oeuvre de presse exige un cerveau et une main experte qui tiennent les machines et les ouvriers en haleine, pour la parution à temps du journal, sans mentionner les nombreux autres travaux d'à-côté. Le Frère Sylvestre a été "l'apôtre inconnu" de la presse catholique française, polonaise, etc. depuis sa fondation au Manitoba.*

« *Le bon Frère Sylvestre n'est plus. Le personnel — prêtres et laïcs — ne pourra s'empêcher de revoir sa silhouette, se promener d'un pas mesuré, les épaules tanguant légèrement comme sur un navire, les verres un peu sur le bout du nez, la barbe*

à pointe toujours soignée, les mains un peu tachées d'encre, ou d'huile, allant d'une machine à l'autre pour graisser, huiler, mettre au point, ajuster, décongestionner, repartir: " et spiritus vitae erat in rotis "; il a laissé dans les rouages de la " Canadian Publishers" comme un esprit de vie ».

Le Frère Sylvestre aurait pu, dans la vie séculière, gagner des salaires de choix. Il est arrivé souvent à de grosses imprimeries de Winnipeg de se trouver en panne avec leurs machines compliquées; elles réclamaient alors les services du Frère qui allait bien humblement les tirer d'embarras. On lui fit un jour des offres en vue d'un salaire on ne peut plus rémunérateur et alléchant. Il répondit qu'il était religieux, qu'il travaillait pour rien, à la gloire de Dieu! Stupéfaits, ces bons messieurs le regardèrent... je crois qu'ils n'y ont rien compris.

Le Frère inventa aussi un instrument patenté sous le nom de « Typesetting Machine Automatic Gas Control Valve » qui fut installé sur les linotypes de son temps dans plusieurs villes des Etats-Unis avant l'introduction des réservoirs à plomb chauffés à l'électricité.

La réparation d'accordéons qu'il commença dans ses moments de loisirs, l'amena plus tard à fabriquer lui-même ces instruments de musique qui ont été distribués partout dans l'Ouest et dont les connaisseurs attestent la valeur exceptionnelle.

Vraiment doué de génie, le Frère fabriqua en 1932 un orgue électrique à tuyaux pour la chapelle du Scolasticat du Sacré-Coeur, Lebret, Saskatchewan. Cet orgue fut vraiment l'oeuvre capitale de sa vie. Il entreprit de le créer pratiquement de toutes pieces, n'ayant pour commencer qu'une console usagée et des tuyaux d'airain également usagés. Il traça les plans de son travail, et en un an et demi, l'orgue était achevé. De près et de loin, l'on s'intéressa à cette création magistrale, chef-d'oeuvre à la fois de connaissances techniques et musicales aussi bien que de patience.

Afin de voyager plus facilement entre la boutique du Juniorat de Saint-Boniface où il assemblait ses morceaux et son atelier à la « Canadian Publishers », le Frère se construisit de toutes pièces une motocyclette dont il se servit pendant de nombreuses années.

La plupart des morceaux de l'orgue furent fabriqués par ses propres moyens. Quelques années plus tard, le Frère Sylvestre construisit un autre orgue semblable pour la chapelle du Juniorat de St-Boniface. Les deux instruments fonctionnent encore régulièrement.

Cette industrie phénoménale ne nuisait jamais à la vie pieuse, régulière et ascétique du Frère Sylvestre. Le « Manuel des Oblats », le « Livre d'Or des Ames Pieuses », les « Méditations » de Hamon et le « Paroissien Noté » faisaient partie de sa journée autant que sa messe et sa communion. Tenace et méthodique en tout, il imposa aux contigences de la vie la soumission à un programme détaillé de pratiques qui aurait fait peur aux moines du désert.

D'un commerce agréable lors de la visite des étrangers à la maison, le Frère était passé maître dans l'art de la conversation gaie et alerte qui se transformait tranquillement en une bonne occasion pour lui de donner de bons conseils. « Souvenez-vous que vous avez une âme à sauver », disait-il, au moment opportun. « Il n'y a qu'une chose qui compte, éviter l'enfer et gagner le ciel. Priez de temps en temps. Je prierai pour vous aussi ». Exprimées dans un anglais simple et un peu francisé, ses paroles ne manquaient pas d'impressionner ses auditeurs qui ne s'attendaient pas à un tel petit sermon de la bouche d'un vieil ouvrier.

L'entêtement qui aurait pu l'égarer dans certaines circonstances, disparaissait toujours lorsqu'un changement lui semblait être « la volonté du bon Dieu ». Pendant les deux dernières années de sa vie surtout, il fit des pas de géant dans l'humilité et l'obéissance.

Que l'on nous permette de signaler son esprit

de pauvreté, au service de Dieu, de l'Eglise et de sa Congrégation religieuse qu'il a aimée, servie, honorée.

Ce ne sont pas ces quelques lignes hâtives qui rendent justice à la belle carrière apostolique de cet homme de bien. Sa vie d'apôtre modeste mérite une biographie.

Après plus d'un demi-siècle de vie religieuse et missionnaire, le Frère Charles Sylvestre rendit son âme à Dieu en l'hôpital de St-Boniface, le mercredi 30 janvier 1952, à 8h.50 du matin. Miné depuis quelques années par l'artériosclérose, il avait surmonté plusieurs crises avant d'être transporté à l'hôpital pour la dernière fois, le 7 janvier. Administré par un membre de sa communauté, il put communier jusqu'au samedi avant sa mort. La bénédiction apostolique et l'indulgence plénière « in articulo mortis » lui furent données comme Oblat et aussi en vertu d'un privilège qui lui avait été accordé par le Saint Père, le 7 juillet 1922. Quoique incapable de parler pendant les trois ou quatre derniers jours de sa vie, il ne se lassa pas de faire rouler entre ses doigts les grains de son chapelet. jusqu'à ce qu'il vînt à manquer de force. Aussi baisait-il avec ferveur le Christ de sa croix d'Oblat quand on le lui offrait même lorsqu'il se trouvait dans un état de stupeur. Il est mort paisiblement après avoir passé apparemment par la période la plus critique. Celui qu'il désigna toujours comme « le bon Dieu » l'appelait; et, après quelques sursauts de la nature, le Frère semblait détacher son regard des choses de la terre pour attendre dans la soumission le moment du depart au ciel.

Ses restes reposent maintenant devant un autel, auprès d'un prêtre qui a dit la messe pour le repos de son âme et qui chantait: « et opera illorum sequuntur illos... et leurs oeuvres les suivent ».

Comme tous les humains, après sa noble vie de

travail, de prière et d'humilité, le Frère Sylvestre a dû payer le tribut au tombeau.

Mais il est des tombes d'où rayonne l'espérance. En voici une:

« Recordare, Jesu pie,
Quod sum causa tuae viae:
Ne me perdas illa die ».

Celui qui, pendant des années, parcourait, tous les soirs, son chemin de la croix aux intentions des âmes du purgatoire a dû trouver là-haut bien des amis pour intercéder en sa faveur.

Que sa belle carrière de Frère Coadjuteur et d'*apôtre inconnu*, ignoré du grand nombre, suscite quelques vocations de bons jeunes gens en nos belles familles chrétiennes. A la suite du Fr. Charles Sylvestre ils se sanctifieront dans la phalange des *apôtres inconnus* tout en cultivant la Vigne du Seigneur. R.I.P.



Les dernièrs jours du Frère ALBINI PLANTE, O. M. I.

(1884-1953)

Depuis l'hiver de 1952, le Frère Plante était le chauffeur attitré du nouvel hôpital de Fort Smith, travail qu'il accomplissait avec autant de dévouement et de régularité que d'esprit surnaturel. Ce labeur de jour et de nuit, sans relâche, devenait sans doute plus épuisant à certains jours: mais le bon Frère ne se plaignait pas et continuait malgré tout sa tâche quotidienne, trouvant encore le temps de se livrer en dépit de ses 68 ans à beaucoup d'autres petits travaux autour de la mission.

Dans la journée de lundi 10 août 1953, Monsei-